



HAL
open science

Ernest Renan et les paradoxes de la Mission de Phénicie

Corinne Bonnet

► **To cite this version:**

Corinne Bonnet. Ernest Renan et les paradoxes de la Mission de Phénicie. Ernest Renan : la science, la religion, la République, 2012, Paris, France. pp.101-119. hal-02073111

HAL Id: hal-02073111

<https://hal.science/hal-02073111>

Submitted on 5 May 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

COLLÈGE DE FRANCE

Ernest Renan

La science, la religion,
la République

Colloque annuel 2012

Sous la direction de
Henry Laurens

Avec

Jean Balcou, Sophie Basch, Corinne Bonnet, Dominique Bourel, Jacques
Bouveresse, Dominique Charpin, Antoine Compagnon, Denis Knoepfler,
Alain de Libera, Jean-Noël Robert, Thomas Römer, Pierre Rosanvallon,
John Scheid, Perrine Simon-Nahum, Céline Surprenant,
Claudine Tiercelin, Tobie Zakia, Michel Zink



Ernest Renan et les paradoxes de la *Mission de Phénicie*

par CORINNE BONNET

[...] cette mission, qui m'a mis durant une année dans le contact le plus intime avec l'Antiquité.

E. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 17.

Le 15 juillet 1915, depuis sa retraite de Ceffonds, dans la Marne, Alfred Loisy écrit à Franz Cumont :

Je relis les volumes de Renan, *Les Apôtres* et *Saint Paul*. Je suis stupéfait de trouver Renan si *timide*. C'est un *conservateur* méconnu. L'Église aurait dû lui ériger des statues. [...] Sa critique des *Actes* est presque enfantine. Ce fait n'est pas aussi consolant qu'on pourrait croire. Car si quarante ans ont suffi pour user Renan il n'en faudra pas tant pour vieillir mes petites histoires¹.

La plume caustique de Loisy – qui évoque quelques années plus tard, en 1923, la célébration du centenaire de « saint Renan² » – ne

1. Voir BNF, Loisy à Cumont, 15-07-1915, NAF 15644, f°134. La correspondance Cumont-Loisy est conservée à la Bibliothèque nationale de France, à l'exception de 9 lettres de Loisy conservées à l'Academia Belgica, à Rome. Le dossier compte environ 171 lettres de la main de Loisy et 233 de la main de Cumont ; lettres de Cumont à Loisy : BNF, ms. NAF 15651, ff. 64-442 (mai 1909-10 mai 1940) ; lettres de Loisy à Cumont : BNF, ms. NAF 15644, ff. 55-329 (8 mai 1908-8 janvier 1940). Voir H. G. Wood, « Ernest Renan et Alfred Loisy », *Studies in French Language, Literature and History*, 1949, p. 239-247 ; A. H. Jones, « The legacy of Renan », *Independence and Exegesis*, Tübingen 1983, p. 9-14. Pour une présentation préliminaire de la correspondance Cumont-Loisy, voir A. Lannoy, « La correspondance bilatérale entre Alfred Loisy et Franz Cumont : brève présentation et projet d'édition », *Anabases*, 2011, 13, p. 261-265.

2. BNF, NAF 15644, f° 251 : lettre envoyée de Paris, le 19 mars 1923 : « Nous avons célébré le centenaire de saint Renan. Les uns disent qu'il est né le 27 février 1829, les autres disent le 28. Si c'est le 28, j'aurai eu l'honneur de naître le même jour que lui, en 1857. – Ce qui me met dans la 67^e année. – Donc on a discoursé à la Sorbonne,

nous dispense pas de constater que Renan, même « usé », fascine encore. S'il ne s'agit pas davantage en 2012 qu'en 1923 de le sanctifier, il revient aux historiens des idées, des savoirs, des disciplines, des réseaux et des institutions, d'apprécier son œuvre tentaculaire, et sa foisonnante réception. Disons d'emblée qu'aujourd'hui les écrits de Renan ne se laissent pas aisément ressaisir, tant leur étoffe, comme celle de leur auteur, s'avère paradoxale. La *Mission de Phénicie* pourrait sembler de prime abord un jalon aisé à analyser, en ce qu'il s'agit d'un ouvrage séminal et fondateur qui, couplé avec le *Corpus inscriptionum semiticarum*, lancé en 1867³, sur lequel nous allons revenir, a marqué la naissance des études phéniciennes en France et, plus largement, en Europe. Une telle appréciation, au demeurant tout à fait fondée, ne suffit cependant pas à occulter les aspérités et les paradoxes de la démarche de Renan, héros archétype de la Phénicie. Pour en éclairer les ressorts, il nous a semblé utile de cerner les processus par lesquels, dans la *Mission de Phénicie*, Renan construit son autorité dans un domaine en pleine émergence, au sein des études sémitiques. Rappelons d'abord brièvement qu'Ernest Renan accomplit, dans le Liban actuel, un voyage d'exploration, accompagné de sa sœur Henriette et, en partie, de son épouse Cornélie, entre octobre 1860 et octobre 1861. Il en consigne les résultats dans une publication, parue d'abord par fascicules entre 1864 et 1874, et représentant en définitive un fort volume de 896 pages et 70 planches. Selon les termes de René Dussaud en 1951, Renan donna aux études sémitiques une « vigoureuse impulsion⁴ », sur les plans tout à la fois philologique, épigraphique et archéologique.

En orientant le questionnement vers les « régimes d'autorité » qui sont à l'œuvre dans la *Mission de Phénicie*, nous souhaitons apporter un éclairage sur la manière dont Renan travaille la matière historique, en tissant, voire en hiérarchisant diverses cultures et divers savoirs. À la suite d'Alexandre Kojève, on appréhendera la notion d'autorité comme une modalité de la *relation scientifique*, qui met

au Collège de France et ailleurs. Clermont-Ganneau était désigné pour parler au Collège de France. On est retombé sur moi, et j'ai raconté aux chers collègues comment Renan faisait son cours. Comme j'ai parlé à peine un quart d'heure les assistants n'ont pas eu le temps de s'endormir. » Voir A. Loisy, « Discours », in *Centenaire de Renan, discours célébré le 28 février 1923 à la Sorbonne, et le 1^{er} mars 1923, au Collège de France*, Paris, 1923, p. 52-57, repris dans *Journal de psychologie*, 15 avril 1923, p. 325-333.

3. A. Dupont-Sommer, « Ernest Renan et le corpus des inscriptions sémitiques », *CRAI*, 1968, 112, p. 535-546 ; C. Robin, « La mission d'Ernest Renan en Phénicie », in A. Laronde, P. Toubert et J. Leclant (éd.), *Histoire et archéologie méditerranéennes sous Napoléon III*, Paris, De Boccard, « Cahiers de la Villa Kérylos », 22, 2011, p. 125-154.

4. R. Dussaud, *L'Œuvre scientifique d'Ernest Renan*, Paris, Paul Geuthner, 1951, p. 9.

en branle l'échange, le mouvement, l'action, la réaction⁵. L'autorité n'a donc rien de figé, rien de scellé ni dans sa construction ni dans sa réception. Pensée comme supérieure et exemplaire, l'autorité aspire à s'imposer naturellement alors qu'elle s'adosse, en vérité, à des procédures ou des postures, à des garants, à des régimes de connaissance ou de vérité, des « biais » épistémologiques dont Paul Ricœur et Michel Foucault ont étudié les ressorts majeurs⁶. En relisant la *Mission de Phénicie*, qui a déjà fait l'objet de plusieurs analyses, dans d'autres perspectives, de la part de Jean Pommier, Hyam Mallat, Henry Laurens et Christian Robin⁷, on s'efforcera dès lors d'être réceptif aux éléments du discours révélateurs des conditions de production et d'énonciation des connaissances qui placent Ernest Renan en position d'autorité dans le domaine des études phéniciennes. À cet égard, le concept d'« intimité », mis en avant par Renan dans la dernière phrase de son Introduction, semble avoir une portée programmatique qui mérite d'être approfondie⁸. L'auteur de la *Prière sur l'Acropole* et de la *Vie de Jésus* semble vouloir asseoir son autorité sur une approche fondamentalement empathique du passé phénicien dont il a cherché les traces – on pourrait presque dire les échos ou les réminiscences – dans le sol, certes, mais aussi dans les paysages et dans les communautés humaines. Mais de quelle intimité et de quelle antiquité s'agit-il au juste ? Où cette intimité trouve-t-elle sa source, comment s'exprime-t-elle et quels fruits produit-elle ? Pour quelles raisons, enfin, Renan place-t-il d'entrée de jeu l'empathie au cœur de son

5. A. Kojève, *La Notion de l'autorité*, Paris, Gallimard, 2004. Voir aussi, sur ce sujet, B. Lincoln, *Authority : Construction and Corrosion*, Chicago, University of Chicago Press, 1994, et l'introduction de M. Bettini, « Alle soglie dell'autorità », dans l'édition italienne : B. Lincoln, *L'Autorità*, Einaudi, Turin, 2000, p. VII-XIII ; G. Leclerc, *Histoire de l'autorité. L'assignation des énoncés culturels et la généalogie de la croyance*, Paris, PUF, 1996 ; D. Foucault et P. Payen (dir.), *Les Autorités. Dynamiques et mutations d'une figure de référence à l'Antiquité*, Grenoble, Jérôme Millon, 2007.

6. Voir notamment P. Ricœur, *Parcours de la reconnaissance. Trois études*, Paris, Stock, 2004 ; M. Foucault, *L'Herméneutique du sujet*, Paris, Gallimard, 2001 ; M. Foucault, *Le Gouvernement de soi et des autres*, Paris, Seuil, I et II, 2008 et 2009.

7. J. Pommier, « Autour de la mission de Phénicie d'Ernest Renan », *CRAI*, 1965, p. 126-141 ; H. Mallat, *Renan au Liban, 1860-1861*, Beyrouth, 1996 ; H. Laurens, « Renan et la Phénicie », conférence à l'IFPO, du 10 mai 2011 (je remercie vivement Henry Laurens, qui a bien voulu m'en communiquer le texte) ; C. Robin, « La mission », art. cit. On consultera aussi avec profit : P. Simon-Nahum, « L'Orient d'Ernest Renan : de l'étude des langues à l'histoire des religions », *Revue germanique internationale*, 2008, 7 ; mis en ligne le 15 mai 2011, consulté le 28 octobre 2012. URL : <http://rgi.revues.org/406>.

8. E. Renan, *Mission de Phénicie*, Paris, Imprimerie impériale, 1864, p. 17 : « En même temps qu'un inconsolable regret, il me restera de cette mission, qui m'a mis durant une année dans le contact le plus intime avec l'antiquité, un profond souvenir. »

programme scientifique – et, comme nous le verrons, de son bilan – relatif à la Phénicie ?

Pour répondre à ces questions, nous marquerons trois temps dans l'analyse. Le premier consistera en un rappel succinct des données essentielles relatives au contexte dans lequel s'est opérée la mission de Phénicie. Ces éléments, bien connus, serviront de toile de fond à la poursuite de l'enquête. Celle-ci montrera, dans un second temps, que le voyage de Phénicie conduit paradoxalement à quitter la Phénicie, voire à lui tourner le dos ; on prendra alors le temps de souligner le réseau de connivences qui relie la *Mission de Phénicie* à la *Vie de Jésus* (1863), d'une part, à la *Prière sur l'Acropole* (1865), d'autre part, œuvres nourries elles aussi de singuliers « régimes d'autorité ». Enfin, pour éclairer ceux-ci, on s'interrogera sur l'expérience du voyage, entre empathie et mise à distance, et sur les formes discursives qui en découlent, en tentant de situer Renan, avec un brin de témérité, entre Hérodote et Claude Lévi-Strauss.

La mission de Phénicie : motivations, conditions, résultats

Dans le sillage de l'expédition d'Égypte de Bonaparte, à une époque où, comme le dit joliment Thierry Hentsch, le sabre et la plume (sans oublier la truelle) agissaient de concert pour faire de l'Orient une chasse gardée des nations européennes⁹, Napoléon III confia en 1860 à Ernest Renan le soin de reporter à la lumière l'antique civilisation phénicienne. L'empereur, on le sait, était très intéressé par l'histoire ancienne et l'archéologie, et il avait mis sur pied une commission scientifique en charge de son projet de rédaction d'une histoire de Jules César ; son investissement financier dans les fouilles d'Alésia est aussi bien connu¹⁰. Or Renan, depuis quelques années déjà, tentait d'attirer l'attention du monde savant sur la friche scientifique que représentait la culture phénicienne, connue par l'Ancien Testament et les sources classiques, ainsi que par quelques rares inscriptions.

9. T. Hentsch, *L'Orient imaginaire. La vision politique occidentale de l'Est méditerranéen*, Paris, Minuit, 1988.

10. Voir A. Laronde et al., *Histoire et archéologie méditerranéennes sous Napoléon III*, op. cit., Voir aussi E. Gran-Aymerich, « Le musée Napoléon III au Palais de l'industrie, miroir de la politique archéologique du second Empire », *Bulletin de la Société historique de Compiègne*, 2001, 37, p. 29-47.

Il n'est peut-être pas superflu de rappeler que le phénicien avait été déchiffré par l'abbé J.-J. Barthélemy en 1758 et que les premiers vestiges épigraphiques commençaient à émerger du sol de Carthage¹¹. En 1857, à l'âge de 34 ans, Renan présente à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, un an après son élection, un *Mémoire sur l'origine et le caractère véritable de l'Histoire phénicienne qui porte le nom de Sanchoniaton*. Cet essai, traversé par de puissantes intuitions¹², se clôt par une exhortation :

J'oserai en terminant énoncer une espérance : c'est qu'il n'est pas impossible que des fouilles pratiquées sur les points où le culte phénicien vécut le plus longtemps, à Byblos par exemple, ne livrent à la science quelques-unes de ces stèles, ou plaques analogues à celle sur laquelle fut écrit à Carthage le périple d'Hannon¹³.

Le vœu de Renan est immédiatement relayé par Hortense Cornu, amie d'enfance de Napoléon III et protectrice de la tendance libérale du pouvoir impérial¹⁴. Pour Renan, le projet de révéler la culture phénicienne est une opportunité exceptionnelle. Élu à l'Institut en décembre 1856, il est néanmoins en butte à une forte hostilité de la part des milieux catholiques conservateurs ; il est soumis à diverses vexations à la Bibliothèque nationale, où il est employé, et il se voit astreint à une présence quotidienne, au détriment de ses recherches. À l'époque, même s'il a déjà choisi son camp, celui de la raison critique, la question de la formation et de la nature de la religion, accessoirement des religions, comme phénomène historique et social, innerve toute son activité

11. Sur Barthélemy, voir M. Delcor, « L'alphabet phénicien : son origine et sa diffusion de Samuel Bochart à Emmanuel de Rougé. Trois siècles de recherches : XVII^e-XIX^e siècles », in C. Baurain, C. Bonnet et V. Krings (éd.), *Phoinikeia Grammata. Lire et écrire en Méditerranée*, Liège/Namur, Presses universitaires de Namur, 1991, p. 21-32. Sur l'histoire des fouilles de Carthage, voir S. Lancel, *Carthage*, Paris, Fayard, 1992.

12. C. Bonnet, « *Errata, absurditates, deliria et hallucinationes*. Le cheminement de la critique historique face à la mythologie phénicienne de Philon de Byblos : un cas problématique et exemplaire de *testis unus* », *Anabases*, 2010, 11, p. 123-136.

13. La même année 1857, Étienne-Marc Quatremère proposa justement à l'Académie une communication sur le Périple de Hannon : *CRAI*, 1857, p. 84-86. Au sujet de Quatremère, qui meurt en septembre 1857, Renan écrit à Berthelot : « La mort de M. Quatremère me jette dans des soucis qui me sont fort antipathiques. Je puis fort bien dire, sans me surfaire, que je suis la personne la plus distinguée pour le remplacer au Collège de France, et je ne puis cacher que j'ai toujours eu le désir d'entrer dans cet établissement, dont je crois bien comprendre les devoirs et la destinée » (E. Renan et M. Berthelot, *Correspondance 1847-1892*, Paris, Calmann-Lévy, 1898, p. 151).

14. M. Gasnier, *Ernest Renan-Hortense Cornu. Correspondance 1856-1861*, Brest, Centre d'étude des correspondances, CNRS, 1994.

intellectuelle¹⁵. Partir en Phénicie, c'est donc aussi pour lui se rapprocher du berceau du monothéisme. Car, dans la vision raciale de l'histoire que Renan prône, une vision largement partagée à l'époque, si les races « indo-germaniques » ont secrété la mythologie et la philosophie, les races « sémitiques », elles, ont le monothéisme dans leurs gènes. À ce sujet, il précise néanmoins, dans son *Histoire générale des langues sémitiques*, publiée entre 1847 et 1855, que « les caractères essentiels que j'ai attribués à cette race [sémitique] et aux idiomes qu'elle a parlés ne conviennent de tout point qu'aux Sémites purs, tels les Tétrachites, les Arabes, les Araméens proprement dits, et ne se vérifient qu'imparfaitement en Phénicie, à Babylone, dans l'Yémen, dans l'Éthiopie¹⁶ ». Les « Sémites purs », nomades monothéistes sédentarisés en Israël, s'opposent donc aux Sémites impurs, industriels, métissés, corrompus, païens et polythéistes, embourbés dans une mythologie et des cultes grossiers. Les terres phéniciennes, que Renan aspire pourtant à découvrir, apparaissent d'emblée comme d'imparfaits propylées donnant accès au saint des saints palestinien. Dans ses *Nouvelles considérations sur le caractère général des peuples sémitiques et en particulier sur leur tendance au monothéisme*, parues en 1859, l'année qui précède son départ en mission, il réaffirme que la Phénicie est bien peu de chose dans l'histoire universelle au regard de la Judée¹⁷. Dès lors, peut-on légitimement se demander, au moment d'embarquer pour Beyrouth à l'automne 1860, de quoi rêve au juste Ernest Renan ?

En ces années, il est vrai, les terres phéniciennes qu'il s'appête à visiter, à la recherche de leur lointaine Antiquité, sont le théâtre d'une cohabitation difficile entre plusieurs communautés. Des incidents éclatent au printemps et à l'été 1860¹⁸, donnant lieu à des pillages et au massacre de milliers de chrétiens, en diverses localités de la montagne et jusqu'à Damas. Une conférence internationale réunissant, à Paris, la France, la Grande-Bretagne, l'Autriche, la Prusse, la Russie et la Turquie ottomane décide alors l'envoi d'une force européenne de plusieurs milliers d'hommes, dont la France s'engage à fournir la moitié. Napoléon III vole au secours des chrétiens d'Orient pour rassurer les milieux conservateurs et ultramontains français. Si le mandat des troupes est ensuite prolongé jusqu'en juin 1861, la France

15. Voir déjà J. Pommier, *La Pensée religieuse de Renan*, Paris, F. Rieder et Cie, 1925 ; M. Olender, *Les Langues du paradis. Aryens et Sémites : un couple providentiel*, Paris, Gallimard/Seuil, 1989.

16. E. Renan, *Œuvres complètes*, édition établie par H. Psichari, Paris, Calmann-Lévy, 1947-1961, t. VIII, p. 139-140. Dans la vision de Renan, la philologie est une nouvelle science exacte, une science des origines.

17. E. Renan, *Nouvelles considérations sur le caractère général des peuples sémitiques et en particulier sur leur tendance au monothéisme*, Paris, Imprimerie impériale, 1859, p. 42-44.

18. Renan y fait allusion aux p. 1-2 de la *Mission*, *op. cit.*

évitait pourtant soigneusement tout agissement qui puisse évoquer une mise sous tutelle du pays. Telle est en tout cas l'atmosphère assez pesante qui entoure le départ de Renan en mission. Cette conjonction d'événements lui permet néanmoins de profiter des contingents militaires français pour mener à bien son programme de recherches archéologiques, l'armée et la marine lui fournissant la logistique et le personnel nécessaires aux fouilles.

Les écrits autobiographiques de Renan, sa correspondance et, bien entendu, la *Mission de Phénicie* éclairent utilement le quotidien de l'entreprise sur lequel on ne s'étendra guère. Flanqué du précieux docteur Gaillardot¹⁹, installé en Syrie depuis des décennies, de l'architecte Thobois, envoyé par Hortense Cornu, et d'Édouard Lockroy, dessinateur et photographe, Renan installe son quartier général à Amschit, à quelques kilomètres au nord de Beyrouth²⁰. Il opte pour quatre chantiers principaux : Byblos, qu'il commence de suite à explorer, Rouad et Tortose, Sidon et enfin Tyr, en embrassant, dans chaque cas, la ville et son arrière-pays²¹. Il entreprend aussi un « survey », dirait-on aujourd'hui, dans le Mont-Liban et se rend un mois en Palestine, du 26 avril au 25 mai 1861 ; nous aurons à revenir sur cet *excursus* qui n'en est peut-être pas un.

La lecture de la *Mission de Phénicie* donne à voir des rapports très contrastés avec les populations locales ; aux « douces et bonnes populations maronites²² », encadrées par un clergé bienveillant et un patriarche serviable, reconnaissantes envers la France, immunes face aux Grecs, aux Levantins et aux musulmans, Renan oppose les populations musulmanes et métualies « à demi sauvages ou abruties », « égarées », « races inférieures incapables de comprendre la délicatesse dont on use avec elles²³ ». Une telle vision relève de ce que l'on peut appeler, avec Edward Saïd, l'orientalisme de Renan, en vertu duquel « l'Oriental » est un être malveillant, haineux, perfide, avide, abruti, étranger à toute idée de science, etc. (nous reprenons ici des termes ou des traits fréquemment mentionnés par Renan)²⁴. Telle ou telle expérience sur le terrain, dûment narrée dans la *Mission de*

19. Sur le docteur Gaillardot, H. Goren, « Charles Gaillardot, Renan's Man-in-the-Field, physician and scholar », in M. Abitbol, *France in the Middle East*, The Hebrew University/Magnes Press, 2004, p. 99-123.

20. Voir ici même T. Zakia, « Les Renan à Amschit », p. 43-54.

21. Sur ce choix des « quatre centres principaux de la civilisation phénicienne », voir E. Renan, *Mission*, *op. cit.*, p. 3 ; et p. 4, sur la nécessité d'explorer aussi les régions avoisinantes.

22. *Ibid.*, p. 13.

23. *Ibid.*, p. 2 et 14, en particulier.

24. Voir notamment *ibid.*, p. 6 : « livrée à une anarchie séculaire, occupée par des populations parvenues au dernier degré d'abaissement où le fanatisme et un mauvais gouvernement peuvent conduire l'espèce humaine... ». Voir E. W. Saïd, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, 2005 (1^{re} éd. fr. 1980 ; éd. originale 1978) ; H. Laurens, « L'orientalisme français : un parcours historique », in Y. Courbage et

Phénicie, ne fit que renforcer les préjugés de Renan à l'encontre de l'islam²⁵. En parcourant la *Mission de Phénicie*, on se rend compte que ceux-ci semblent, en outre, se nourrir d'un va-et-vient souterrain entre le présent dont Renan fait l'expérience difficile et le passé phénicien qu'il s'efforce de faire revivre. De la même façon que musulmans et chrétiens se déchirent au Liban, dans l'Antiquité, une lutte grandiose et féroce y a opposé les derniers païens aux premiers chrétiens. Renan porte dès lors une attention constante, voire démesurée aux prétendues traces de ce combat héroïque, que le présent réactualise. Cette analogie marque de son empreinte l'approche que développe Renan du passé phénicien.

Au terme d'une année de mission, les fouilles, dont Renan a en substance délégué la direction à ses collaborateurs, ont livré une assez maigre moisson d'objets et d'inscriptions. À l'enthousiasme de l'introduction, annonçant les fruits d'une sorte d'immersion dans le passé phénicien, fait écho la déception d'un bilan pour le moins mitigé, exprimée dans la conclusion. Tout en affirmant, comme pour se justifier, qu'il a évité de détourner son attention des grands problèmes historiques pour enrichir les musées français²⁶, Renan admet néanmoins que « si le but d'une mission était de rapporter le plus d'objets possible aux galeries, la côte de Phénicie serait le pays du monde le plus mal choisi ». Face à une Antiquité gravement « émietlée²⁷ », face à la dévastation intentionnelle des antiquités phéniciennes par une grande partie des populations locales, le constat d'échec est presque inévitable. Déçu par les résultats tangibles de sa mission, par ce que la culture phénicienne a donné à voir d'elle-même, Renan conclut sur « la condamnation de l'art phénicien²⁸ », art industriel d'imitation, sans originalité ni personnalité. Il proclame alors, avec des accents presque catoniens, un terrible « malheur aux vaincus²⁹ » de l'histoire, par référence aux prophéties bibliques, tout en reconnaissant que « dans la recherche scientifique, les résultats négatifs ont leur prix, puisqu'ils représentent des essais méthodiques et préala-

M. Kropp (dir.), *Penser l'Orient*, Beyrouth, Orient-Institut, 2004, p. 103-128 ; F. Pouillon (éd.), *Dictionnaire des orientalistes de langue française*, Paris, Karthala, 2008, p. 811-813, s.v. Renan (L. Rétat).

25. Voir, par exemple, le récit d'un incident à Rouad, Renan, *Mission*, op. cit., p. 23-24. Bien entendu, la position de Renan à l'égard de l'islam ne peut se résumer en quelques mots. On consultera dans ce volume la contribution d'Alain de Libera, p. 225-246.

26. E. Renan, *Mission*, op. cit., p. 815.

27. *Ibid.*, p. 816.

28. *Ibid.*, p. 820.

29. *Ibid.*, p. 822.

blement nécessaires à la connaissance de la vérité³⁰ ». La vérité, en l'occurrence, c'est que, comme il l'avait annoncé dès ses premiers essais de linguistique comparée, les Phéniciens font piètre figure dans la glorieuse famille des races sémitiques.

La conclusion de la *Mission de Phénicie* rebondit cependant *in extremis* et de manière surprenante, sur un véritable hymne au génie grec, éternel et immuable, que les atteintes du temps n'abîment pas : « Quand même les templiers et les teutoniques se fussent logés à l'Acropole d'Athènes (l'analogie a eu lieu dans une certaine mesure), le génie grec se décélèrerait encore³¹. » Un génie qui a été « le partage de la Grèce seule », patrie de l'idéal, de « l'absolu de la raison et du goût, du vrai et du beau, de même que le christianisme a créé l'idéal du bien ». Et Renan d'en déduire : « Toute recherche nouvelle doit se conclure par un hymne à la Grèce³². » L'envolée lyrique et paradoxale qui met un terme à la *Mission de Phénicie* génère une polarité Phénicie-Grèce, mais aussi un certain malaise chez le lecteur, qu'il convient d'approfondir et qui renvoie à la question initiale : en quoi consiste l'intimité avec l'Antiquité dont Renan loue les vertus dans son introduction, puisque son enquête le conduit à mettre la Phénicie à distance et à clamer son admiration pour la Grèce ?

La Phénicie, entre Jérusalem et Athènes

Pour avancer des éléments de réponse, il est indispensable de pénétrer plus avant dans l'atelier de Renan et de revenir sur les fondements de son autorité. Le travail accompli par Renan au Liban frappe, en effet, de prime abord par la méticulosité de la méthode et des démarches. La *Mission de Phénicie* en témoigne éloquemment. Certes, l'exploration stratigraphique des sites antiques n'était pas encore de mise à l'époque, mais Renan programme et relate ses fouilles, décrit et commente ses découvertes avec un soin remarquable. Qu'il s'agisse de décrire la corniche d'un sanctuaire ou le tracé d'une muraille, sa plume se fait précise, rigoureuse, voire technique. Il se montre attentif aux dimensions, aux matières, aux orientations, aux techniques de construction, aux plans, aux coupes, aux contextes, aux typologies, voire aux statistiques³³, et bien entendu à

30. *Ibid.*, p. 819.

31. *Ibid.*, p. 820.

32. *Ibid.*, p. 830.

33. *Ibid.*, p. 236, où il appelle de ses vœux une statistique générale des cultes anciens, province par province.

la chronologie³⁴. Il lui importe grandement de ne pas confondre les traces du passage des Croisés avec les antiquités d'époque romaine, hellénistique ou phénicienne. Le tome 2 de sa *Mission* renferme, pour éclairer le lecteur, soixante-dix remarquables planches qui affichent un réel souci de précision et de classification. Par cette approche rigoureuse, scientifique, Renan se montre le digne élève de la science allemande, lui qui écrira, en 1871, dans *La Réforme intellectuelle et morale* : « L'Allemagne avait été ma maîtresse ; j'avais la conscience de lui devoir ce qu'il y a de meilleur en moi. » De fait, dans le domaine épigraphique, il fait régulièrement appel à l'expertise du grand Theodor Mommsen, alors dans la quarantaine, nommé à l'Université de Berlin en 1858, directeur du *Corpus inscriptionum latinarum*, dont le premier volume paraît en 1863³⁵. Même si la moisson épigraphique et archéologique proprement phénicienne de la *Mission* est assez décevante, Renan s'applique à la présenter très scrupuleusement, de manière à créer un socle résistant de connaissances sur lequel les études phéniciennes pourront se développer. La même intention l'anime lorsqu'il porte sur les fonts baptismaux, en 1867, avec l'appui de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le *Corpus inscriptionum semiticarum*, fleuron des études sémitiques françaises, contrepoint des entreprises de la rayonnante et hégémonique *Altertumswissenschaft*. Ernest Renan a donc à son actif le fait d'avoir fondé un domaine d'études, un savoir nouveau, en dépit de la déception qui s'exprime dans la conclusion de la *Mission de Phénicie*. Sur ce plan, son autorité se déploie puissamment, par le biais notamment de la sollicitation d'un maître de renom international comme Theodor Mommsen et par le recours à un discours « scientifique », précis et documenté, bien différent de celui – plus impressionniste – des récits de voyage du début du XIX^e siècle. Dans le traitement des matériaux issus des fouilles, Renan montre un visage positiviste, scientifique, rationaliste, qui en impose !

Parallèlement, cependant, le compte rendu de sa mission est imprégné d'un certain romantisme, dans les postures, comme dans l'esthétique, ce qui nous ramène du côté de l'intimité, de l'inspiration, de l'empathie³⁶. Alors qu'il se montre très brutal dans la mise à distance de l'islam, Renan – qui se définit lui-même comme un romantique dès ses *Cahiers de jeunesse* – manifeste, en maints passages de la *Mission*

de Phénicie, une sensibilité exacerbée aux paysages et aux atmosphères, en particulier dès que le christianisme affleure. Un leitmotiv de son analyse est, en effet, que la Phénicie a été le théâtre d'une résistance païenne longue et intense, et d'une lutte héroïque contre les rémanences polythéistes de la part du christianisme des premiers siècles. Dans les vallées du Mont-Liban, tout spécialement dans la vallée du Nahr Ibrahim, autour du culte d'Adonis, qu'il considère comme très anciennement implanté – il le qualifie de « vieux comme le monde³⁷ » –, se serait joué un combat de Titans. Au cœur des montagnes, « tombeau d'un vieux monde à part³⁸ », les antiques cultes phéniciens auraient prospéré depuis les origines, comme enracinés dans le socle rocheux au point que Renan croit en percevoir encore les lointains échos à son époque. C'est ce qui l'autorise à écrire qu'il croise en ces lieux des femmes qui semblent « Jézabel ressuscitée ». Dans ce cadre magnifique – « Afka est un des sites les plus beaux du monde³⁹ », clame-t-il –, en ces sites « romantiques » à souhait comme il le dit explicitement, il saisit « l'union de la poésie de la nature et de la poésie du passé⁴⁰ », tout en relevant pourtant les traces, grossières et disgracieuses, du « paganisme expirant ». L'appréciation que Renan donne des ruines qu'il découvre ne s'adoucit que quand il tombe sur les restes d'un sanctuaire grec : « Je rapportais à un temple grec un fronton très délicat [...], morceau excellent⁴¹. » Quant aux restes romains, ils sont une trace « qu'une race supérieure avait un jour passé par là⁴² ».

Alors qu'il ne se passionne guère pour le « génie phénicien », celui d'une race marchande établie dans les comptoirs de la côte, Renan est littéralement hypnotisé par la montagne qui porte « les traces d'un des moments religieux les plus curieux de l'histoire de l'humanité⁴³ ». Byblos, en particulier, coiffée par un grandiose arrière-pays montagneux, fut, selon lui, un centre religieux majeur à l'époque romaine et accueillit à ce titre les derniers sursauts de ce qu'il appelle, dans le sillage des Pères de l'Église, l'idolâtrie païenne. Derrière les traces de destruction des temples qui couronnaient les sommets du Liban, Renan voit se dessiner l'avènement du christianisme. Or les traces semblent encore fraîches, les coups de marteau ont l'air de remonter à hier,

34. Voir E. Will, « Renan archéologue », in J. Balcou (dir.), *Mémorial Ernest Renan*, Paris, Champion, 1993, p. 269-279.

35. Cf. S. Rebenich, *Theodor Mommsen. Eine Biografie*, Munich, C. H. Beck Verlag, 2002.

36. J. Landrin, « Le romantisme de Renan », *Travaux de littérature*, 1997, 10, p. 231-252. Voir aussi P. Simon-Nahum, « L'Orient », art. cit., p. 164-165.

37. E. Renan, *Mission*, op. cit., p. 219.

38. *Ibid.*, p. 217.

39. *Ibid.*, p. 296.

40. *Ibid.*, p. 285.

41. *Ibid.*, p. 306.

42. *Ibid.*, p. 320.

43. *Ibid.*, p. 219.

note-t-il : « On se dirait au lendemain du jour où la réaction religieuse s'est faite en ces parages⁴⁴. »

Ces éléments et d'autres – comme le fait de souligner qu'une inscription relevée dans l'église de Maad date de l'année même de la naissance de Jésus⁴⁵ – nous orientent progressivement vers l'horizon véritable de la *Mission de Phénicie*, qui n'est ni Byblos ni Tyr, ni Sidon ni Arwad, mais Jérusalem. Fondamentalement, en se rendant au Liban, Ernest Renan a le regard tourné vers la Palestine. Or on peut avancer l'hypothèse que c'est en relation avec la Palestine que le motif de l'intimité avec l'Antiquité prend tout son sens ; là, l'intuition poétique de Renan va trouver une sorte de paradis avec lequel cultiver un contact quasiment charnel.

Du 26 avril au 25 mai, tandis que les chantiers tyriens se poursuivent sous la conduite de ses auxiliaires, Renan quitte en effet la Phénicie pour la Palestine. Il visite Naplouse, Jérusalem, Hébron, Jaffa, Atlit, le Carmel, Nazareth, le lac Tibériade, etc. La Palestine le travaille en vérité depuis le début de son séjour en Phénicie. Le 12 mars 1861, depuis Tyr, il écrivait déjà à Hippolyte Taine⁴⁶ :

Le Liban a un charme grandiose, un reste du parfum qu'il avait au temps de Jésus. Ici, je suis déjà en terre biblique. Je vois de ma terrasse Sarepta, l'Hermon, le Carmel, les montagnes de la tribu de Dan. Tyr est de toutes les villes antiques la plus disparue. Les prophètes en ont eu raison.

C'est au retour de Palestine que Renan, habité désormais par une autre « mission », se lance éperdument dans la rédaction de la *Vie de Jésus*. En juillet, au calme, dans la montagne libanaise, il couche sur le papier « les idées que m'avait suggérées la Palestine, et qui, bien que n'appartenant pas directement à l'objet de ma mission, *avaient avec elle plus d'un rapport*⁴⁷ ». Ce rapport n'est pas explicité par Renan, mais on le saisit aisément : plongé au cœur du conservatoire libanais, il croit revivre les dernières heures du paganisme et les premiers succès du christianisme. Il se déclare du reste, dans une lettre à Marcelin Berthelot, « ivre de la pensée⁴⁸ » :

Heures délicieuses et trop vite évanouies ; oh ! puisse l'éternité vous ressembler ! Du matin au soir, j'étais comme ivre de la pensée qui se déroulait

44. *Ibid.*, p. 233.

45. *Ibid.*, p. 241.

46. *Ibid.*, p. 307.

47. *Ibid.*, p. 11.

48. E. Renan et M. Berthelot, *Correspondance 1847-1892*, *op. cit.*, p. 470-471.

devant moi. Je m'endormais avec elle, et le premier rayon de soleil paraissant derrière la montagne me la rendait plus claire et plus vive que la veille.

Désormais c'est en prophète que Renan semble s'exprimer. Loin du modèle de rigueur inspiré par l'Allemagne, il se laisse guider par les intuitions, au premier rang desquelles celle qui voit dans les quatre évangiles canoniques des échos proches et fiables d'un christianisme palestinien pur et originel⁴⁹.

La *Vie de Jésus*, première pièce d'un monumental édifice sur les origines du christianisme⁵⁰, ne constitue, dans cette analyse, qu'un horizon interprétatif, mais celui-ci est indispensable pour appréhender les objectifs et les régimes de vérité à l'œuvre dans la *Mission de Phénicie*. La *Vie de Jésus* s'ouvre sur une évocation d'Henriette morte au Liban⁵¹, après avoir partagé avec son frère l'écriture des « pages inspirées » qui suivent. Le projet de Renan est finement défini par René Dussaud comme celui d'une « reconstitution » de la vie de Jésus, dans la mesure où les documents conservés « ne se prêtent pas à écrire une histoire⁵² ». Dans sa préface, Renan rappelle qu'ayant pu visiter les lieux dans le cadre de sa mission de Phénicie, il a eu devant les yeux un « cinquième Évangile, lacéré, mais visible encore⁵³ ». Sa méthode de travail se fait visionnaire ou divinatoire, terme qu'il utilise lui-même pour expliquer sa quête de « l'âme de l'histoire⁵⁴ ». Il finit même par invoquer l'amour de son sujet comme condition de son intelligence⁵⁵. Prenons l'exemple de la manière dont il évoque la conversion de Paul dans sa correspondance avec Berthelot :

J'ai bien fixé mon horizon de la scène de la conversion de saint Paul. Cela s'est passé dans une vaste plaine cultivée, très habitée, peut-être même

49. E. Renan, *Vie de Jésus*, Paris, 1863, Michel Lévy frères, p. LIII (entre autres). Voir aussi P. Alfarcic, *Les Manuscrits de la « Vie de Jésus » d'Ernest Renan*, Paris, 1939, p. XXXIII.

50. E. Renan, *Histoires des origines du christianisme*, en 7 volumes dont la publication s'échelonne sur près de vingt ans (1863-1881).

51. Sur le pèlerinage à la tombe d'Henriette, voir ici T. Zakia, « Les Renan à Amsicht », p. 43-54.

52. R. Dussaud, *L'Œuvre scientifique...*, *op. cit.*, p. 70.

53. E. Renan, *Vie de Jésus*, *op. cit.*, p. LIII.

54. *Ibid.*, p. LV : « Dans un tel effort pour faire revivre les hautes âmes du passé, une part de divination et de conjecture doit être permise. » Voir aussi la p. LVI : « Ce qu'il s'agit de retrouver ici, ce n'est pas la circonstance matérielle, impossible à contrôler, c'est l'âme même de l'histoire ; ce qu'il faut rechercher, ce n'est pas la petite certitude des minuties, c'est la justesse du sentiment général, la vérité de la couleur » [les italiques sont miens].

55. C'est le célèbre passage des p. LVIII-LIX sur le fait qu'il faut avoir cru à une religion pour en rendre compte, mais ne plus y croire « de manière absolue » pour en proposer une histoire « sincère ».

au milieu des jardins. Il faut sûrement écarter tout accident extérieur ; le phénomène se passa tout entier dans l'âme de saint Paul⁵⁶.

L'intimité et l'empathie sont donc placées au cœur du dispositif d'enquête et c'est une parole inspirée que Renan propose à ses lecteurs, en accord avec la vision qu'il développe d'une première Église centrée sur Jérusalem et Antioche, imprégnée de l'esprit prophétique du judaïsme. Ambitionnant de restituer « l'état de la conscience chrétienne » au lendemain de la mort de Jésus⁵⁷, le travail de l'historien s'apparente davantage à un voyage chamanique qu'à un travail philologique, épigraphique ou archéologique. Jean Pommier⁵⁸ favorise cette lecture, en faisant état du fait qu'au moment de perdre connaissance dans sa résidence d'Amschit, Renan malade travaillait sur les feuillets 72 et 73 du manuscrit de la *Vie de Jésus* où il est question de la prière au jardin de Gethsémani et du moment où Jésus est victime d'un « moment de défaillance ». Renan, en somme, se serait évanoui après avoir tracé les mots « moment de... », complétés seulement après sa guérison et son retour à Paris en octobre. « Les deux agonies s'étaient confondues », conclut Pommier !

L'intimité avec l'Antiquité, on le cerne de plus en plus clairement, ne porte que très accessoirement sur l'Antiquité phénicienne ; ce sont les prolongements palestiniens de l'enquête qui plongent Renan au cœur d'un moment de l'histoire qui constitue le point focal de toutes ses recherches. Magnétisé par Jérusalem, berceau du monothéisme, Renan l'est aussi, on l'a vu, pour d'autres raisons, par Athènes. Dans les conclusions de la *Mission de Phénicie*, l'éclectisme mimétique des Phéniciens disparaît comme écrasé par l'ombre de l'Acropole et du Temple de Jérusalem. Or le voyage de Renan en Grèce se situe en 1865, quatre ans après son retour de Phénicie, alors qu'il est encore pris par l'écriture de la *Mission de Phénicie* : les interférences sont donc évidentes. Dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, il évoque d'ailleurs Athènes en la reliant à Jérusalem :

Or voici qu'à côté du miracle juif venait se placer pour moi le miracle grec, une chose qui n'a existé qu'une fois, qui ne s'était jamais vue, qui ne se reverra jamais plus, mais dont l'effet durera éternellement, je veux dire un type de beauté éternelle, sans nulle tache locale ou nationale⁵⁹.

56. E. Renan et M. Berthelot, *Correspondance 1847-1892*, op. cit., p. 329. Sur le voyage en Syrie de 1865, voir J. Gaulmier, « Note sur le voyage de Renan en Syrie (1865) », in *Jean Gaulmier, un orientaliste*, Damas, Institut français du Proche-Orient, « Ifpoche », n° 1, 2006, p. 171-189.

57. E. Renan, *Vie de Jésus*, op. cit., p. V.

58. J. Pommier, « Autour de la mission », art. cit., p. 140.

59. E. Renan, *Œuvres complètes*, op. cit., t. II, p. 753.

On voit poindre ici la *Prière sur l'Acropole* publiée en 1876⁶⁰. Tirailé entre deux « fois », celle dans le miracle juif du monothéisme et celle dans le miracle grec de la raison⁶¹, Renan finit par lancer, dans sa leçon inaugurale au Collège de France, le 27 février 1862, la célèbre apostrophe : « [Jésus] un homme incomparable », qui lui vaudra d'être révoqué du Collège de France en juin 1863. Cette phrase subsume tous les paradoxes d'une démarche ponctuée d'aporées et pourtant si féconde. Si les Grecs et les Juifs forment à ses yeux une « tribu » à part, si, plus exactement, ils sont autre chose et davantage qu'une tribu⁶², alors aucun comparatisme n'est possible. Partenaires des Grecs et voisins des Juifs, les Phéniciens sont, eux, à l'opposé, excessivement comparables puisque leur culture est faite d'emprunts et d'imitations. Quant à leurs pratiques religieuses, elles n'intéressent véritablement Renan qu'au moment où elles disparaissent sous les coups de boutoir d'un christianisme conquérant.

Ainsi « radiographié », le projet de Renan tel qu'il est énoncé dans la *Mission de Phénicie*, révèle simultanément sa complexité et sa richesse. Plusieurs régimes de vérité l'habitent, divers régimes d'autorité l'animent. En changeant de posture et en disqualifiant lui-même son propre sujet d'étude, la culture phénicienne, Ernest Renan fait-il preuve de *mètis* ? Se méprend-il sur les buts de son voyage ou met-il en scène une errance factice ? Un détour par Hérodote et Claude Lévi-Strauss va nous aider à clarifier ce qu'il en est de cette « triste Phénicie⁶³ ».

Du voyage comme « duperie »

La Phénicie, c'est un peu le bout du monde pour Ernest Renan ; dès l'introduction, il décrit cette contrée comme une région « éloignée de tous les points fréquentés d'ordinaire par les voyageurs ». Pourtant, en dépit de la distance géographique, malgré le fossé culturel – il est

60. Voir P. Vidal-Naquet, « Renan et le miracle grec », in *La Démocratie grecque vue d'ailleurs*, Paris, Flammarion, 1990, p. 245-266.

61. Pour un itinéraire analogue, voir J. Le Rider, *Freud, de l'Acropole au Sinaï. Le retour à l'Antique des modernes viennois*, Paris, PUF, 2002.

62. Voir les remarques très judicieuses de P. Simon-Nahum, « L'Orient », art. cit., p. 168, sur le fait que l'Orient de Renan n'est en définitive pas assignable à une zone géographique précise, mais représente en quelque sorte une synthèse historique qui permit à l'homme d'accomplir un pas décisif dans son histoire morale.

63. On rappellera ici la phrase célèbre : « Qui sait si la vérité n'est pas triste ? » mise par Renan dans la bouche de l'aristocrate Théoctiste, dans les *Dialogues et fragments philosophiques* (*Œuvres complètes*, op. cit., t. I, p. 614).

sans cesse question d'anarchie séculaire et du pire fanatisme – Renan prétend atteindre une « profonde intimité » avec le passé phénicien. Distance et proximité se tissent dans un projet intellectuel dont nous venons d'éclairer les ressorts profonds, marqués au sceau d'une certaine ambiguïté.

« Le voyage est une duperie », écrit Claude Lévi-Strauss dans *Tristes tropiques*⁶⁴, ouvrage dont l'*incipit* célèbre – « Je hais les voyages et les explorateurs » – donne immédiatement le ton d'une entreprise illusoire⁶⁵. Un peu comme Renan, explorateur d'une civilisation pulvérisée par le temps et par ses héritiers modernes, Lévi-Strauss finit par congédier son propre travail de terrain, cinq années d'exploration (1935-1939) en terres amazoniennes. Discourant des Nambiwara, il formule l'étonnant constat d'une méprise :

J'avais poursuivi ma quête d'un état qui – dit encore Rousseau – « n'existe plus, qui n'a peut-être point existé, qui probablement n'existera jamais et dont il est pourtant nécessaire d'avoir des notions justes pour bien juger notre état présent ». [...] J'avais cherché une société réduite à sa plus simple expression. Celle des Nambikwara l'était au point que j'y trouvai seulement des hommes⁶⁶.

Ceux, en effet, que Lévi-Strauss appelle encore les « sauvages brésiliens » ont subi des altérations telles que la quête de l'ethnologue s'avère trompeuse et butte sur un « cercle infranchissable ». Le « prodigieux spectacle » qui s'offrait jadis aux voyageurs anciens, enclins aux railleries, voire au dégoût, parce qu'incapables de saisir des « civilisations radicalement différentes », s'est dérobé au regard des voyageurs modernes dont l'œil est vainement affûté et accueillant à la diversité anthropologique⁶⁷. En définitive (mais Lévi-Strauss le dénonce d'entrée de jeu), la tradition du récit de voyage, assimilé à une aventure, apporte « l'illusion de ce qui n'existe plus et qui devrait être encore⁶⁸ ». Le voyageur rêve en vain de restituer un passé qui inexorablement lui échappe, non seulement parce que le temps en détruit les traces tangibles, mais aussi parce qu'il modifie le regard que nous portons sur les choses et les êtres.

64. C. Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*, Paris, Plon, 1955, p. 439. Mon analyse doit beaucoup à l'article éclairant de P. Payen, « Éléments d'une anthropologie du voyage. Lévi-Strauss et Hérodote », *Caravelle. Cahiers du monde hispanique et luso-brésilien*, 2011, 96, p. 179-200.

65. C. Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*, op. cit., p. 13.

66. *Ibid.*, p. 365.

67. Sur cette alternative, voir *ibid.*, p. 44-45.

68. *Ibid.*, p. 38.

Hérodote d'Halicarnasse avait, dès le V^e siècle av. J.-C., l'ambition de transmettre à son public le récit d'une enquête sur le terrain (*historiè*) visant à ce que « les événements qui surviennent du fait des hommes ne disparaissent pas avec le temps⁶⁹ ». Sauver de l'oubli les « grandes et étonnantes actions » des hommes – telle est l'expression qu'Hérodote applique aux Grecs et aux Barbares – c'est, d'une part, procéder à des choix, admettre qu'il y a, selon les termes de Lévi-Strauss, des « scories de l'histoire » qui ne méritent pas d'être fixées⁷⁰ ; c'est aussi, et d'autre part, placer l'étonnement, l'étrangeté au cœur de la démarche du voyageur-ethnologue-historien. Ces deux procédés – filtrer le flux de la mémoire et écarquiller les yeux – servent à prendre acte d'une *distance* impossible à combler entre hier et aujourd'hui, entre le même et l'autre (Grecs et Barbares), mais aussi entre le terrain et l'écriture, entre l'expérience et sa mise en forme en tant que savoirs ayant l'ambition de faire autorité⁷¹. Une distance à la fois pénible et féconde dès lors que l'on s'efforce d'observer et de rendre compte de ce que l'on a vu et entendu. L'écriture mémorielle, depuis les premiers logographes grecs, précurseurs des « historiens » d'époque classique, construit en effet sa légitimité dans la référence à une saisie visuelle et auditive des traces du passé, l'*opsis* et l'*akoè*⁷². Médiateurs indispensables, ces « indices » sont néanmoins affectés par un haut degré de labilité et de subjectivité, voire peuvent être exposés à l'incommunicabilité.

On le voit : l'intimité du voyageur mise en avant par Renan n'a rien de spontané, si ce n'est dans une vision romantique du passé, celle de l'homme « qui a aimé et souffert » comme l'écrit Renan peu avant son voyage en Phénicie⁷³. Elle l'est encore moins si l'on adhère à l'énoncé de Lévi-Strauss selon lequel « un voyage s'inscrit simultanément dans l'espace, dans le temps, et dans la hiérarchie sociale⁷⁴ ».

69. Hérodote I, 1.

70. C. Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*, op. cit., p. 13-14.

71. Sur la notion de distance, de dépaysement (*estrangement*) et son utilisation dans l'histoire culturelle des représentations, voir C. Ginzburg, *À distance. Neuf essais sur le point de vue en histoire*, Paris, Gallimard, 2001 (éd. originale italienne, 1998). Voir aussi S. Van Damme, « À distance de Carlo Ginzburg, une mise à l'épreuve des méthodes de l'histoire culturelle », *Les Dossiers du Grihl* [en ligne], Les dossiers de Stéphane Van Damme, *Historiographie et méthodologie*, mis en ligne le 28 juin 2007, consulté le 29 septembre 2012. <http://dossiersgrihl.revues.org/702> ; DOI : 10.4000/dossiersgrihl.702.

72. F. Hartog, *Évidence de l'histoire. Ce que voient les historiens*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2005 ; A. Zangara, *Voir l'histoire. Théories anciennes du récit historique. II^e siècle avant J.-C.-II^e siècle après. J.-C.*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 2007.

73. E. Renan, « M. de Sacy et l'École libérale », in *Essai de morale et de critique*, Paris, Calmann-Lévy, 1859, p. 1-50.

74. C. Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*, op. cit., p. 94.

Hérodote et Lévi-Strauss en portent témoignage, chacun à leur façon. Si j'ai pris la liberté de les rapprocher, c'est que, dans les *Mélanges* offerts en 1987 à Jean-Pierre Vernant, Lévi-Strauss publia un texte intrigant et lumineux, intitulé « Hérodote en mer de Chine⁷⁵ ». Il s'y met en scène dans les îles Ryūkyū, à la façon d'Hérodote, en observateur déconnecté du parler local, soucieux d'éclairer l'inconnu par le connu, dans ce cas un chant traditionnel japonais par une légende grecque relative aux fils de Crésus. Observateur dépaycé, forcément à distance de toute intimité, il comble l'écart par une longue et minutieuse description de ce qu'il a vu et appris, mais aussi par l'analogie qui lui ouvre les portes d'une rationalité latente et, en ultime instance, de l'analyse structurale. Ainsi s'enracine-t-il, tout en les dépassant, dans « la puissance et l'inanité de l'événement⁷⁶ ».

Il est temps, à présent, de revenir vers Renan et vers l'intimité avec l'Antiquité comme fondement (ou : un des fondements) de son autorité scientifique. Chez Renan aussi, le temps, l'espace et les hiérarchies travaillent son écriture du voyage lorsqu'il situe les cités portuaires phéniciennes dans une sorte de no man's land, entre les rives de l'Attique et les collines d'Israël. L'étonnement par lequel il se laisse saisir n'est pas tant celui d'un sol phénicien plus stérile qu'il ne l'avait imaginé, mais plutôt celui d'une actualité poignante du christianisme dans les paysages sensibles qu'il expérimente et qu'il construit dans son écriture. René Dussaud notait à juste titre que « les voyages ont eu une importance décisive dans la formation scientifique de Renan⁷⁷ ». Dès son voyage en Italie en compagnie de Charles Daremberg, en 1849-1850 (il avait alors à peine plus de 25 ans), il se laissa surprendre par la religion populaire des contrées méditerranéennes. La méthode de Renan, telle que nous l'avons vue à l'œuvre, n'exige pas seulement que l'intuition et l'analogie, suscitées par les choses vues, viennent vivifier l'érudition. En fonction des objets d'étude, des lieux, des temps, des hiérarchies culturelles, sa méthode sollicite différemment ces divers canaux de la connaissance pour construire des « régimes d'autorité » originaux, aux allures paradoxales. Admiratif face aux ruines de Tyrinthe et de Mycènes, au printemps 1865, Ernest Renan s'exclama : « Voilà le monde homérique⁷⁸ ! » Emboîtant le pas à François Hartog,

on peut détecter ici un processus de *captatio* et de *restitutio* du passé, une sorte de refondation qui fait du passé une ressource pour agir dans et sur le présent. Dans le cas de Renan, ce présent était certes la fondation et l'enracinement des études sémitiques en France, mais, au-delà, c'était aussi et surtout une réflexion sur la religion dans ses rapports à la raison et à la science.

75. C. Lévi-Strauss, « Hérodote en mer de Chine », in *Poikilia. Études offertes à Jean-Pierre Vernant*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1987, p. 25-32. Sur l'analyse de ce texte, voir P. Payen, « Éléments », art. cit., p. 191-194.

76. C. Lévi-Strauss, *Du miel aux cendres*, Paris, Plon, 1966, p. 468.

77. R. Dussaud, *L'Œuvre scientifique...*, op. cit., p. 77.

78. E. Renan et M. Berthelot, *Correspondance 1847-1892*, op. cit., p. 346.